

avant-propos à la présente édition

On me demandera pourquoi rééditer ce livre, conçu et rédigé au début des années 70, en un temps de préoccupations qui semblent à présent bien lointaines. Époque d'illusions aujourd'hui perdues, remplacées par d'amères mais, estime-t-on, de plus solides certitudes.

Il n'était alors question que de rendre la vie plus intense, de « jouir sans entraves », « d'interdire d'interdire ». La libération tous azimuts était à l'ordre du jour. « Ce que nous voulons ? Tout, tout de suite », « Tout est possible ». Aux révoltes étudiantes succédaient celles des lycées qui les prolongeaient en mettant sur la sellette les adultes dans leur ensemble. La critique de l'éducation autoritaire débouchait naturellement sur une sortie de l'école et, dans le même élan, sur l'exaltation des passions enfantines et d'une sexualité que l'on savait vivante, polymorphe, capable de s'exercer et ne demandant qu'à être à même de le faire.

La question, cruciale, d'une libération sexuelle, entendue comme une véritable révolution admettant tous les

Émile perversi

groupes jusqu'alors contraints, opprimés, confinés dans une clandestinité honteuse, finissait par s'étendre de proche en proche, des adultes aux adolescents, aux écoliers mêmes, dès leur plus bas âge. Ne pas craindre de parler, ne pas hésiter à faire fut le mot d'ordre.

*

Dans un tel contexte, comment maintenir encore *Émile*, l'archétype célèbre forgé par Rousseau, sous le regard et la férule pudique de son précepteur, de ses maîtres ? À coup sûr, il fallait le tirer de l'emprise pédagogique, le « pervertir ». Ne l'était-il pas déjà, en vérité ?

C'est dans ces conditions que ce livre, objet d'un désir, d'une exigence, presque, fut pensé et écrit. Il répondait, au reste, à une commande éditoriale, à un moment où il était question d'introduire l'éducation sexuelle à l'école. Souhait fort équivoque, au demeurant, puisqu'en même temps qu'il paraissait aller dans le sens du désir qu'avaient « les jeunes » de « dire leurs sexualités » et de les exercer, il aboutissait à prescrire des normes précises à l'acte sexuel, et à en canaliser l'explosion par de prudentes lisières.

*

Mais aujourd'hui, ne sommes-nous pas aux antipodes de ce désir de libération, n'avons-nous pas changé tout cela ? À tel point que les lignes précédentes pourraient apparaître à beaucoup comme issues de la préhistoire ?

Ce n'est pas lâcher les brides à l'enfance qui nous importe, mais asseoir et renforcer une autorité chancelante. Loin de laisser libre cours aux impulsions sexuelles

Avant-propos

juvéniles ou enfantines, on ne se préoccupe que d'en limiter les effets, d'en retarder l'apparition. Au désir de jouir a succédé celui d'obtenir une formation qui rende compétitif sur le marché de l'emploi.

Il est bien opportun de risquer d'encourager, ne serait-ce que par le livre, des impulsions qu'on traiterait plutôt, par expérience, comme un danger ! Ridicule, néfaste intention. À preuve, les viols collectifs par les bandes d'adolescents, ou la mise en péril des fragiles têtes blondes ou brunes par les adultes perversisseurs.

L'illusion d'un éden érotique élargi à l'enfance n'a plus aujourd'hui la faveur du public. Sa cote est à zéro. Au besoin, l'argument le plus efficace étant de dénier à la classe impubère jusqu'à la présence de l'impulsion et du désir. Naguère doté d'une sexualité polymorphe et perverse, le rejeton encore immature est déclaré tout simplement asexué et innocent. Si l'on décèle en lui quelque signe d'affection sexuelle, elle ne peut venir que du dehors, de l'acte criminel de celui qui a en charge sa protection.

On sait quelle nouvelle révolution, ou plutôt quelle contre-révolution, car d'ordre moral cette fois, un tel *aggiornamento*, une telle « révélation » a pu opérer, qui a radicalement modifié notre point de vue sur l'enfance et son éducation dans ses rapports à la sexualité. L'impératif pédagogique incontournable est devenu le *noli tangere*, l'interdiction faite à l'adulte de la plus légère des caresses. Elle existait déjà, certes ; mais si, autour des années 68, précisément, elle eut tendance à se relâcher, elle est devenu la religion, le credo de l'éducateur. L'enfant est interdit de corps, jusque dans son image.

De manière plus générale, cette prescription négative a retenti sur l'ensemble de nos conduites. Autour de l'enfant,

Émile perversi

auquel sera bientôt communément assimilée toute la classe relevant d'une minorité dite « sexuelle », mais s'étendant, en pratique, à la minorité civile, se sont élevées et renforcées, au cours de ces dernières années, les plus infranchissables barrières pénales. Dites de « protection », au vrai, de mise à l'écart du monde de la jouissance et de l'amour.

Il ne s'agit plus d'ouvrir les jeunes corps au contact des autres, à la chaleur affective des étreintes, mais de les tenir à distance, de les isoler. C'est dans un filot existentiel que les êtres sont requis de croître, de « se structurer ».

*

Il est perdu, écrivait Rousseau, s'il arrive qu'il se masturbe ; ne le laissez donc jamais seul. De nos jours, on dira, à l'inverse : « laissez-le seul ; si un adulte s'en mêle et le touche, il est perdu ».

Est-ce, toutefois, une approbation de la masturbation, que l'on pourrait donc considérer comme la reconnaissance d'une sexualité que l'on a tant peiné à admettre ? En partie peut-être, mais en partie seulement.

Le centre de notre système, de notre « dispositif » pédagogique, comme disait Michel Foucault, à l'égard de l'enfance, est bien plutôt cette distance exigée, cette incrimination aux proportions démesurées, inouïes, de tout geste, de tout effleurement.

Nous en sommes venus à ce que cette déssexualisation des relations avec autrui soit même, de leur part, de la part des enfants et des jeunes, garçons et filles, une requête, une autosatisfaction formulée. Le « libre disposition de nos corps » des années 70 est devenu un « pas touche ! ». La prescription universelle, diffusée depuis l'Amérique et répandue à la vitesse d'une traînée de poudre n'est-elle

Avant-propos

pas : « Tu as le droit de dire non », dont l'expression fort légitime, mais non contrebalancée par l'éventualité d'un « dire oui », correspond à une injonction au refus. Les corps privatisés ne font que se côtoyer dans leur solitude.

Alors, reprendre *Émile perversi* dans ce contexte, n'est-ce pas aller à contre-courant ? Nous ne vivons plus dans le flux ascensionnel d'une libération.

*

– *Ne parle-t-on pas pourtant, direz-vous, d'une libéralisation des mœurs ?*

– Sans jouer sur les mots, je dirais qu'elle est le contraire précis de la libération de l'après mai. Le contraire, ou entretenant une relation paradoxale avec elle. Elle a retenu, il est vrai, certains de ses aspects, en particulier une plus grande liberté langagière dans les relations entre parents et enfants, dans l'expression de la presse et des médias. On n'hésite plus à appeler les choses par leur nom, à parler de bite, de cul et de con, d'homosexuels et de lesbiennes ; quant aux péripéties du coït et de l'accouchement, naguère pudiquement voilées, elles deviennent spectacle courant et objets de propos en famille, devant les petits.

Tout un langage circule, il y en a même inflation. Mais il est soigneusement codé, normé ou rabattu sur deux plans : celui de la norme, de la pratique la plus répandue, celle de la pénétration hétérosexuelle, génitale ; et sur celui d'un compartimentage, d'une répartition des comportements selon de rigoureuses classifications : les homosexuels entre eux, les jeunes entre eux. Il s'accompagne d'une réprobation générale contre le mélange des âges et, il faut encore y revenir car cela en est la clé, de la stricte interdiction des relations entre majeurs et mineurs.

Émile perversi

Une licence élargie, si l'on veut, mais sous contrôle. Qui délimite très strictement un champ licite qui appartient, d'ailleurs, bien plus au spectacle et au déploiement du bavardage autour du sexe qu'à la conquête d'authentiques libertés, à l'invention de nouveaux plaisirs et de nouvelles relations.

*

Tout à l'inverse, il semblerait que l'extension présente de ce règne universel du sexe (Michel Foucault l'avait bien nommé : « le sexe roi ») corresponde à un affaiblissement des désirs, des possibilités sexuelles, de leur pouvoir créatif. Ce sexe-là tue l'érotisme et l'amour.

Il en va de même ici avec la liberté que dans le cas du libéralisme économique qui ne supprime que les entraves de la circulation des biens, mais renforce celles de la circulation des personnes ; qui, sous le principe spécieux de la concurrence, favorise l'élimination des plus faibles et la concentration des richesses aux mains des groupes les plus puissants.

Oui, cette libéralisation est bien le corollaire, la face affective du libéralisme de la société marchande. Un abus de mots qui trouve sa contrepartie au niveau des choses, c'est-à-dire des êtres de plus en plus asservis à un modèle standard, dont les passions sont uniformes et faibles, qui ne savent plus désirer.

*

– *Il était question d'une « inflation verbale »...*

– J'y reviens. En effet, les idées de départ, ces idées révolutionnaires, ont été détournées, retournées. L'aspiration à

Avant-propos

tout dire s'est transformée en injonction à la délation. L'envahissement d'un discours devenu bavardage sur le sexe a tourné en dénonciation des déviances.

Devant une telle métamorphose, devant ce renoncement en profondeur à certaines aspirations, devant cette soumission à la règle commune, devant le retour en force des pesanteurs institutionnelles, morales et religieuses, doublé du ressentiment coutumier envers ceux qui osent tout de même enfreindre les règles, on se prend à se demander si, d'une certaine manière, et contrairement à l'idée reçue d'une marche uniforme du progrès, l'état de choses antérieur n'était pas préférable, plus libre, plus *avancé* que l'état de choses actuel. Il est de prétendus progrès qui sont des marches à rebours. L'histoire en fourmille. Et surtout depuis que Le Progrès a été adopté à titre de mythe des temps modernes.

*

En ce qui concerne l'enfant, en particulier – et c'était aussi ce que voulait dire *Émile perversi*, qui n'a pas toujours été compris, à l'époque de sa parution – on se demandera s'il n'a pas perdu à la mise au grand jour d'une sexualité la plupart du temps informulable, et qui ne s'est jamais si bien déployée que dans le silence de son cœur et de son corps. On l'écrase aujourd'hui sous des injonctions à briser ce silence. Nous conservons encore dans les oreilles les échos de ces vitupérations hystériques. Mais il sait bien qu'il fera toujours un marché de dupes, en échangeant son bonheur contre les satisfactions éphémères de la parole.

Ne serait-ce que pour le rappel d'un *droit au secret*, opposé aux pédagogues de tout poil, en guise de détermination intime où se manifeste l'énergie de la résistance, il est

Émile perversi

bon, il est utile, je le crois sincèrement, que ce livre soit publié à nouveau.

Il apparaîtra comme intempestif, peut-être. Inopportun, certes pas.

L'Histoire procède en zigzag, non par accumulation dialectique. Un fait propre à consoler ceux qui désespèrent.

Avril 2006